

jouissait pleinement de l'air distrait de son cousin et de la mine sombre et dépitée de la jeune baronne. Elle voyait les regards du comte obstinément dirigés sur mademoiselle de Férias, et elle comprenait avec délices que la jeune fille était devenue l'objet unique de son attention et même de son entretien.

M. de Chalys en effet, quoique plein d'usage, venait d'éprouver une commotion trop violente pour n'en être pas ébranlé dans son équilibre d'homme du monde. L'apparition fantastique de Sibylle et le fait à peine moins singulier de sa présentation sous le patronage affecté de la duchesse, lui ôtèrent absolument le sang-froid de son expérience et de son savoir-vivre ; il tomba comme un écolier dans la maladresse insigne d'interroger curieusement une jolie femme sur le compte d'une autre ;

— Vous connaissez donc cette jeune personne, madame, dit-il à sa voisine.

— Quelle jeune personne ?

— Qui a une tête nimbée.. mademoiselle de Férias.. je crois..

— Un peu. Nous sommes compatriotes, dit sèchement Clotilde.

Ah !.. Férias.. où est-ce donc ?

— En Normandie.

— Près de la mer ?

— Pas loin !

— Elle est donc liée avec ma cousine ?

— Il paraît !

Est-ce qu'elle demeure à Paris ?

— Je ne pense pas. Elle y est de.. passage.

— Pour longtemps ?

— Ah ! mon Dieu !.. mais si vous preniez la peine de le lui demander ?

— Pardon !.. c'est que je crois avoir connu autrefois sa famille.. Au surplus, cela est fort insignifiant... Ce que m'importe davantage, madame, c'est de vous bien convaincre de la vérité de ce que j'avais l'honneur de vous dire... Ce portrait, fait au vol dans le parloir de votre couvent, il ne m'a pas quitté... et, s'il m'était arrivé malheur, on l'eût enterré avec moi...

Clotilde se remit à sourire et à jouer de l'éventail :

— Bah ! vraiment ! dit-elle. En Perse ?... Dieu ! quelle chaleur ! n'est-ce pas ?

— En Perse, répondit gravement Raoul après une pause de distraction évidente, il y a beaucoup de montagnes, comme vous savez, ce qui préserve des chaleurs excessives.

Clotilde haussa les épaules, appela d'un signe un jeune homme qui passait, et commença un tour de valse.

M. de Chalys subit cet affront sans sourciller : il se glissa discrètement à travers les groupes des valseurs, et, venant prendre la place de Sibylle à côté de la jeune duchesse :

— Ma cousine Blanche ? dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a, cousin ?

— Ayez pitié d'un homme dont l'esprit s'égaré... et souffrez que je vous adresse deux ou trois questions franches.

— J'écoute.

— Saviez-vous, quand vous m'avez présenté à mademoiselle de Férias, qu'elle fût l'original de ce dessin que vous avez remarqué dans mon album ?

— Très-probablement.

— Et... vous l'aimez ?

— Tendrement.

Raoul regardait la jeune femme avec toute sa puissance d'attention.

— Et... vous me permettez de la trouver jolie ?

— Je vous l'accorde, dit Blanche.

— Et ensuite ?

— Comment ! ensuite ?

— Que m'ordonnez-vous encore ?

Elle tourna les yeux vers lui, et se masquant de son éventail :

— D'être honnête et heureux, dit-elle.

La valse cessa au même instant ; Raoul n'eut que le temps de lire dans les yeux de la jeune femme la sincérité de sa généreuse résolution. Il se leva, se pencha vers elle, et mettant dans son geste, dans son œil et dans sa voix tout le respect que peut contenir un cœur d'homme :

— Blanche, dit-il, je vous vénère !

Sibylle avait repris sa place, et le comte s'éloignait quand la duchesse le rappela :

— Ne vous sauvez donc pas, mon cousin... Pendant que je vais m'occuper du thé, vous tiendrez compagnie à mademoiselle de Férias... Elle est un peu artiste... vous vous comprendrez... vous parlerez de peinture, de paysages, de bocages, de rochers, de fontaines... *et cætera !*

Raoul salua, et, s'asseyant à la place de la duchesse avec un air de gaucherie et de timidité qui ne lui était pas ordinaire :

— Mon Dieu ! mademoiselle, dit-il après un moment d'embarras, je ne sais pas mentir... Et vous ?

— Mais moi non plus, je crois.

— J'ai eu l'honneur d'être admis à vous baiser la main, il y a une douzaine d'années, auprès d'un rocher qui pleurait dans une fontaine... Vous en souvenez-vous ?

— Oui, monsieur, répondit Sibylle en lui montrant son œil bleu, où rayonnait un limpide sourire.

— Vous vous en souvenez !... Mais cela me paraît à peine possible !

— C'est pourtant fort simple ; ma vie ne compte pas beaucoup d'aventures, et ma rencontre avec vous dans le parc de mon grand-père en était une... Les plus légers souvenirs d'enfance d'ailleurs sont très-vifs...

— Je vous fis grand-peur, n'est-ce pas ?

— Un peu d'abord, oui...

— Je vous vois encore avec votre baguette blanche... et votre coiffure bizarre... presque pareille à celle-ci, n'est-ce pas ?

— Quant à celle-ci, dit Sibylle en donnant à sa tête fine et fière une pose un peu hautaine je vous serai obligée de croire, monsieur, qu'elle n'est point de mon invention, et que j'ignorais absolument, quand on me l'a composée, le plaisir qui m'était réservé ce soir.

Il y avait eu dans le ton et dans les paroles de Sibylle, depuis le début de leur conversation, une franchise et en même temps une mesure dont le comte Raoul, très-sensible aux moindres nuances, fut vivement frappé. En outre, depuis qu'il étudiait de près cette délicate physionomie, il y découvrait comme à profusion des détails, des traits, des accents qui le ravissaient. S'abandonnant tout entier au charme de cette beauté exquise, dont les yeux et l'âme d'un artiste devaient être particulièrement touchés, il sentit vers mademoiselle de Férias un élan irrésistible, et, sans aucune vue du lendemain, il résolut de lui plaire sur l'heure ou de périr. Il quitta aussitôt le sujet d'entretien un peu trop intime que la réserve de Sibylle venait de lui interdire, et il se mit à lui parler de son art et de ses voyages ; toutes les ressources et toutes les richesses qu'il avait dans l'esprit, toutes les grâces qu'il avait dans le cœur, il les prit pour ainsi dire à pleines mains pour les répandre aux pieds de mademoiselle de Férias. Bien que Sibylle ne put saisir dans son langage l'ombre d'un compliment direct, elle sentait avec le tact d'une femme que les yeux, l'accent, la parole entraînée de Raoul étaient un hommage à son adresse ; comprenait qu'elle était l'inspiratrice unique de cette verve éloquente avec laquelle il lui confiait ses impressions, ses études, ses désespoirs et ses joies, touchant à tout dans sa route en homme qui suppose à la personne qui l'écoute une intelligence ouverte à toutes les choses de la terre et du ciel. Cette flatterie souveraine, dont elle était digne, la charmait et la trou-